

Atelier Internet Lyonnais (AIL)

Éric Guichard (Triangle + IXXI)

8 novembre 2021

Résumé

Quatre thèmes pour ce séminaire pluri-annuel. Cf.

<http://barthes.enssib.fr/atelier>.

- Capacités de l'écriture, culture de l'écrit (littératie). Cet axe s'appuiera autant sur la théorie que sur la pratique (la cartographie comme enquête). Il intégrera les questions d'érudition et d'épistémologie.
- Le social et le politique : l'absence du « numérique » dans les débats politiques. La littératie et l'épistémologie comme vecteurs d'émancipation.
- Pouvoirs de l'écrit (écrire le monde selon ses valeurs), la question du constructivisme, multiplicité et artificialité des mondes.
- Faiblesses de la pensée critique : nos préjugés et nos religiosités envers la technique. Prises de réel sur les techniques.

Introduction du programme

Nous nous proposons d'analyser le « numérique » d'une façon qui intègre ses dimensions politiques, mythiques, scientifiques et graphiques.

Projet d'école lyonnaise : construire des correspondances entre technique et culture, entre épistémologie et politique, à partir de quatre axes :

- Capacités de l'écriture, culture de l'écrit (littératie). Cet axe s'appuiera autant sur la théorie que sur la pratique (la cartographie comme enquête). Il intégrera les questions d'érudition et d'épistémologie.
- Le social et le politique : l'absence du « numérique » dans les débats politiques. La littératie et l'épistémologie comme vecteurs d'émancipation.
- Pouvoirs de l'écrit (écrire le monde selon ses valeurs), la question du constructivisme, multiplicité et artificialité des mondes.
- Faiblesses de la pensée critique : nos préjugés et nos religiosités envers la technique. Prises de réel sur les techniques.

Thème 1. Capacités de l'écriture

Une des façons les plus simples de comprendre la variété des formes de la technique est de constater que l'écriture en relève (Goody). La technique devient alors intime, comme une seconde peau, comme une condition de nos modes d'existence : pas d'électricité, de césarienne ni d'antibiotiques sans écriture.

Elle participe donc de notre compréhension des diverses facettes du monde, dont la dimension *écrite* devient manifeste.

Et le « numérique » est la forme contemporaine de l'écriture (Herrenschmidt). Ce qui fait écho aux trois dimensions productive, organisationnelle et personnelle de la technique (Caye), les dernières étant souvent oubliées au profit de la première.

Simondon a démontré l'utilité d'une connaissance fine d'une technique pour analyser la technique en général.

Ajout : fécondité de la méthode consistant à pousser l'écriture contemporaine à ses limites pour en comprendre les termes et les potentialités.

Jeux d'écriture et de cartes

La visualisation et la cartographie se prêtent bien à cet exercice : elles reconfigurent la relation texte-image et déploient un *raisonnement graphique* qui fait autant appel à notre psyché qu'à nos instruments extérieurs (ordinateurs) ou à des productions collectives (les *libraries* et programmes, qui font *école*).

Elles nous font circuler entre des cultures et des méthodes scribales, nous invitent à questionner la validité et les modes de construction des sources (supposées données), à organiser des preuves et des synthèses, voire à machiner des mensonges ou des cadres de pensée crédibles.

En popularisant l'écriture planaire (Descartes), elles nous libèrent de la linéarité de l'oralité et nous aident à domestiquer l'imprévu (ex. : covid-19). Elles stimulent la réflexivité de l'écriture.

Nous intégrons dans cet axe les questions d'érudition, qui nous apparaissent conditionnées par une expertise scribale repérable de tout temps ; et d'épistémologie : comme explicitation des limites de la science (Gödel, Turing, Schützenberger...), des reconfigurations conceptuelles qu'elle ouvre, du fonctionnement de ses institutions.

Thème 2. Le social et le politique

Pour ce second axe, nous étudierons diverses facettes des pouvoirs de l'écrit, de leurs discours et acteurs : d'une part les slogans grand-public de l'économie numérique soutenus par des grands prêtres proches de l'Université qui font l'éloge d'un numérique émancipateur, favorisant la liberté d'expression, la démocratie (les « printemps arabes ») ou surpassant l'humain (les données massives, l'IA et aussi le transhumanisme).

Un vrai enjeu, presque évidemment occulté.

Les élites de nos pays sont sensibles à de tels discours, qui peuvent les conduire à des pratiques contradictoires quand elles s'enorgueillissent de servir l'État tout en en cédant des pans entiers aux Gafam.

Dans le même temps, au sein de l'industrie numérique prise au sens large, se forge une culture complexe, qui s'exprime elle-aussi sur des thématiques variées, certaines incluant la promotion des logiciels libres, les questions climatiques ou de genre, jusqu'à parfois la défense des États et du bien public contre le capitalisme.

Éviter le manichéisme

De telles études nous permettent de comprendre quelles cultures se déploient autour des représentations des « numériques » et d'élucider nos besoins de croyance, sinon de préciser la faiblesse de nos rationalités, puisque nous adhérons massivement aux discours enchanteurs précités.

D'autre part, elles posent la question de la cohérence des discours savants promouvant l'émancipation, s'ils négligent les leures que fabrique l'industrie numérique à destination des catégories populaires pour masquer ses emprises. Il s'agit ici d'**implanter la question numérique au coeur du débat politique** et d'opposer à un réductionnisme social et philosophique un dessin politique donc économique, une capacité d'agir (probablement corrélée à notre littératie numérique : notre capacité *technique* à *écrire* le monde), une réflexion épistémologique qui nous permettrait de sortir du carcan produit par les notions de donnée et de calculable.

Cette hypothèse sera explorée en nous appuyant sur l'histoire de l'écriture (pouvoirs politique, esthétique et moral des « lettrés » quand la littératie des populations est faible) ; et en produisant des enquêtes en matière de maîtrise de l'écriture numérique.

Projets, approches

Parmi les recherches collectives possibles, citons

- des mesures différentielles de la littératie numérique à l'Université ;
- des enquêtes ethnographiques au sein de lieux ou de réseaux attracteurs de « lettrés du numérique » (laboratoires de recherche spécialisés en visualisation, experts ès logiciels libres, autodidactes du « numérique », etc.) ;
- des entretiens avec des responsables scientifiques et politiques afin de préciser les alliances, conflits et rapports de force entre États et entreprises capitalistes du numérique.

Méthodes : la littératie contre la manipulation, élucider les dominations masquées, la colonisation numérique. Faire selon ses passions. Exemples :

- 1 cartographie, css, pgm
- 2 édition, \LaTeX (pgm)
- 3 la culture cachée dans la science, histoire sociale des sciences
- 4 analyse de discours
- 5 photographie, graphisme, design

Thème 3. Écrire le monde

À considérer comme « lettrés du numérique » les personnes maîtrisant l'écriture, la documentation et la lecture numériques, par ailleurs capables de mettre en perspective les effets de cette écriture, nous saurons mieux repérer les relations de pouvoir contemporaines et les personnes susceptibles (ou non) d'écrire le monde selon leurs valeurs ou croyances.

Cette question de l'écriture du monde rencontre celle du constructivisme : non pour déboucher sur un relativisme éventuellement accompagné de projets politiques fragiles (Hacking), mais pour d'une part préciser ce que l'écriture fait à nos représentations ; et d'autre part pour relier l'idée de construction sociale de la réalité à celle de construction intellectuelle du monde (ex. des mathématiques), quitte à supposer que la modernité induise le fait que ce dernier soit fragmenté : que le propre de l'activité savante consiste désormais à élucider des facettes du monde, et donc à préciser que celui-ci n'est plus réductible à une entité.

Ce pourrait être un moyen de nous réconcilier avec l'artificiel et donc avec la technique, et de nous interroger sur la notion de nature ; et de réconcilier subjectivités et universalisme dans nos conceptions du monde et de la science.

Thème 4. Faiblesses de notre pensée critique

Parmi les causes de nos difficultés à porter ces débats sur la scène politique, nous notons d'abord une autocensure quant aux dérèglements de l'économie contemporaine (Charolles) et une technophobie héritée des philosophes spiritualistes (*l'hybris* technologique de Heidegger) ; ensuite une faible compréhension de notre capacité à insérer des valeurs morales de tout type dans la technique (Feenberg) et un dualisme confortable qui nous fait opposer intérieur et extérieur, sujet et objet dans un projet philosophique toujours trop global (Imbert).

Enfin, notre méconnaissance des techniques contemporaines nous conduit à solliciter des imaginaires façonnés (et sélectionnés) par l'histoire, des représentations culturelles (métallurgie, machines à vapeur) qui nous empêchent de comprendre les liens entre *technique et culture* et de comprendre que la technique est autant une lunette pour évaluer le monde qu'une architecture qui nous permet d'y vivre.

En bref, une pensée critique du numérique ne peut faire l'économie d'une critique de nos préjugés et de nos religiosités envers à la technique.

Ce dernier axe du séminaire sera donc consacré à une méthodologie de la pensée critique : à la sélection des théories et constats philosophiques et anthropologiques susceptibles de faciliter l'édification d'une lecture critique et rationnelle de la notion de technique.

Premiers intervenants pressentis

Une vingtaine à ce jour.

Rappelons que ce programme de séminaire vaut pour plusieurs années.

Écriture et cartographie

Depuis son informatisation, la carte est essentiellement affaire d'écriture.

Le phénomène est largement perceptible depuis l'élaboration de formats graphiques libres dédiés au web¹, l'affinement du langage de programmation *JavaScript* et la popularisation des outils permettant le passage d'un système de projection à un autre.

Cette remarque vaut pour la visualisation, comme pour les graphiques de tout type, dont la forme scribale est attestée depuis les premiers ordinateurs (*gnuplot*).

Que cela signifie-t-il ? Que la production d'un objet graphique est élémentaire. En traduction approximative, un carré rouge de côté 2 qui part de l'origine (0,0) s'écrit carré (0,0) (2,2), couleur="rouge".

La chose est si simple qu'il est aisé de passer du dessin d'un polygone à celui d'une cathédrale : Il suffit de manipuler énormément de textes ; donc d'imaginer ou de connaître des procédures qui facilitent l'agencement, le déplacement et la transformation de ces textes : des règles élémentaires d'écriture.

Par exemple, si je désire mettre en bleu mille carrés rouges parmi 3 000, il me suffit de rédiger un petit programme (appelé *script*) qui substitue, sous conditions, le mot bleu au mot rouge : il serait fastidieux (et incohérent, au temps de l'informatique) d'opérer ces changements à la main.

Produire une carte consiste donc à jongler avec des mots, à les articuler selon des grammaires, à disposer d'une dextérité qui facilite ces impositions de mots.

1. Comme le SVG (*Scalable Vector Graphics*), stable depuis 2001.

Jonglages textuels

La production d'une carte actuelle ressemble beaucoup au travail du typographe d'antan ou du régleur des machines (en 1527, on employait ce mot pour parler d'un « ouvrier qui règle les feuillets d'un livre », cf.

<https://www.cnrtl.fr/definition/régleur>).

Cet emboîtement de savoir-faire élémentaires (alignement de mots, circulation entre divers formats de fichiers, connaissance des grammaires *ad hoc*, des (méta-)outils qui facilitent et industrialisent l'usage automatisé des uns et des autres) relève de l'érudition — au moins sous sa forme dictionnaire — puisqu'il touche à l'écriture.

Les cartographes et les spécialistes de la visualisation — comme les personnes usant sans difficulté des graphiques — sont donc des *lettrés* de l'écriture numérique.

La chose est manifeste quand ils abandonnent les logiciels (comme QGIS ou Gephi) pour utiliser directement des algorithmes ou des bibliothèques graphiques. Certes, un intérêt pour la spatialité et la lisibilité (que nous pouvons considérer comme synonyme de pédagogie adressée à soi-même, sinon de design) facilite le déploiement d'une telle érudition, mais **les savoirs mathématiques ne sont plus une contrainte** : c'est la connaissance de la géométrie de l'école primaire qui mène à la littératie numérique.

Il suffit que nos auteurs aient une démarche réflexive quant à leurs pratiques et productions pour qu'ils disposent d'une « culture de l'écrit² ».

2. Par définition réflexive : la culture de l'écrit est la (une) littératie complétée d'une mise en perspective de cette somme de savoir-faire scribaux.

L'idée de culture contre les mondes lettrés ?

Synthèse rapide :

- Une telle maîtrise de l'écriture contemporaine se rencontre peu en SHS, pourtant présentées comme le terreau des mondes lettrés.
- D'autre part, nous raisonnons trop souvent en opposant les maths (les sciences) et les lettres (matrices des SHS d'aujourd'hui).
- Il serait tentant de nommer des personnes ou des institutions responsables de cet état des lieux. Une critique facile mais peu productive.
- Vivre avec son temps (Dagobert, Dewey) : « Les idéaux, y compris ceux qui portent sur une individualité nouvelle et en prise avec le monde, doivent être dégagés à partir des possibilités ouvertes par les conditions existantes, même s'il se trouve que ces conditions sont celles d'une époque d'industrie et de firmes. Ces idéaux prennent forme et gagnent en contenu alors même qu'ils œuvrent à remodeler les conditions dans laquelle nous vivons... un programme fait de fins et d'idéaux coupé d'une méthode réactive et flexible est un poids mort. Car son caractère dur et rigide présuppose un monde fixe et un individu statique ; et aucune de ces deux choses n'existe ».
- Rentes, bureaucraties, gestionarisation : les universités et centres de recherche sont de plus en plus pilotés par des administratifs.
- Primat du spiritualisme.

L'inaccessible actuel

Gilles Gaston Granger rappelle que l'opposition entre les notions de réel et de virtuel ne tient pas : le réel (la réalité) est une totalité qui englobe des choses très tangibles (le fauteuil en skaï sur lequel j'écris), qui relèvent de l'actuel, et des concepts (l'idée de fauteuil, le calcul), qui relèvent du virtuel. L'actuel relève du fait dit « brut », de la matière supposée résistante ; le virtuel relève de la conceptualisation, de la possibilité de confondre tous les fauteuils, ou toutes les cartes. Mais aucun de ces pôles ne vaut pour lui-même : ce que nous appelons pensée résulte d'une circulation permanente entre les deux ; et le propre de l'humain est la virtualisation, à distinguer du virtuel.

Pour Châtelet, **c'est la virtualisation qui donne de l'actualité aux objets physiques** : « Les objets physiques [...] sont construits, ils sont provoqués ». Pour le dire autrement, ils sont *écrits* autant que pensés avant d'exister. Le problème réside donc dans l'actualisation, « que nous n'arrivons jamais pleinement à produire, ou qui induit un cheminement trop réducteur ».

Qu'est donc l'actuel, sinon un inatteignable que nous pouvons approcher par itérations successives, par superposition de regards démultipliés ? Qu'est-ce qui nous donne l'idée de réel ? Un processus intellectuel : la virtualisation.

Note À cette dynamique entre deux pôles s'ajoute une troisième instance qui vient complexifier cette fragile architecture qui va devenir le réel : la réaction d'autrui aux représentations que nous élaborons à son sujet. Et comme nous sommes l'autrui d'autrui, le réel se transforme vite en chambre d'écho parfois assourdissante, qu'il n'est pas aisé de se représenter.

L'évidence de la technique

Après la question du réel, la seconde à élucider est celle de la technique : certes, la technique nous *dépasse* quand nous voyons 13 satellites traverser le ciel à la queue-leu-leu ou quand, lors d'une promenade cycliste, nous sentons un réchauffement climatique de deux à trois degrés à l'abord d'une centrale nucléaire de la Loire.

Mais nos tee-shirts, nos lunettes, les pulls tricotés par nos grand-mères et nos plombages dentaires nous rendent la technique plus accessible : nous pouvons rencontrer ses artisans, quitte à prendre l'avion (autre technique accessible, au moins par le biais de nos études) pour rencontrer un ouvrier chinois ou turc, ou son analogue féminin.

Elle nous dépasse d'autant moins qu'une technique recouvre notre quotidien autant que notre pratique professionnelle : **l'écriture**, qui nous appartient totalement (tant que nous restons lettrés), évidemment béquille de notre pensée, dont nous pressentons qu'elle est en fait son squelette. Nous la maîtrisons mal : elle induit depuis des millénaires des problèmes herméneutiques vertigineux.

Évidemment, la technique fait culture : la meilleure preuve en est l'écriture elle-même, sans laquelle la culture des sociétés à écriture n'aurait pu s'enraciner ni même se déployer.

L'empirie cartographique

La cartographie traduit fidèlement cette dynamique de la virtualisation.

Vers le concept

Tout d'abord, elle est synthèse et réduction : si je représente la France (continentale) comme un hexagone, je fais une grossière simplification. Pour autant, je repère déjà Brest et Strasbourg, Lille et Paris.

En virtualisant de la sorte l'actualité de nos frontières, je rends l'objet géographique plus manipulable : je puis le transformer via des calculs, des opérations. C'est ce qui se passe quand je produis une carte des départements français ou du monde.

Une fois le fond de carte obtenu, je le simplifie considérablement : je n'ai pas besoin de connaître le détail d'une frontière au millimètre près. J'enlève les chiffres après la virgule de mes coordonnées et j'élimine les points qui, de ce fait, se répètent : dans le meilleur des cas, je regarderai la carte du département de Paris (75) sur mon écran, soit donc à une échelle de $1/30000^e$. À ce régime, 38 points suffisent à dessiner le contour de Paris³, tout comme 70 suffiront à dresser celui de la France continentale, quand j'étudie l'évolution de la covid-19 pour le monde entier (cf. <http://barthes.enssib.fr/coronavirus/cartes/Rmonde> ou <http://barthes.enssib.fr/coronavirus/cartes/Morts-Monde-carte-animee-du-jour.svg>).

3. Un centimètre à l'écran correspond à 300 mètres de la ville.

Sémiologies

La carte m'oblige aussi à raisonner en termes de sémiologie graphique. En reprenant les analyses de Bertin et de ses successeurs, je sais que je ne peux mettre en couleur des informations brutes : si je mets en rouge les zones peuplées et en jaune celles qui le sont peu, Paris sera certes rouge, mais invisible face aux Landes, le plus grand département de France.

Cette réduction-conceptualisation s'accompagne donc d'un outillage scribal à la fois simple (les *scripts* de quelques lignes qui allègent les contours et simplifieront mon travail d'écriture) et sophistiqué (la réflexion sur la sémiologie graphique, qui garantit une lecture plus fluide).

Vers l'actuel

Inversement, la cartographie aide à mieux cerner l'actuel : les contours les plus précis d'un pays. Ce travail a commencé il y a environ 2300 ans, s'est affiné du 17^e au 19^e siècles, jusqu'aux coordonnées GPS d'aujourd'hui. Mais cette actualisation, qui a permis aux Cassini de réduire la largeur de la Bretagne de 100 km, n'a pu s'opérer sans virtualisation : il a fallu faire le choix d'une représentation de la terre (sphère avec Ptolémée, puis ellipse avec Newton) accompagnée du choix d'une projection parmi tant d'autres : pas de carte sans virtualisation.

Même si nul n'a pas besoin de connaître cette histoire des mesures et des concepts pour produire aujourd'hui une carte décrivant des phénomènes sociaux, tout carte plus grande qu'un cadastre le rappelle à son auteur : l'actuel ne se confond pas avec la représentation. Sinon, la terre ne serait pas une sphère, mais un plan et nous serions condamnés à vivre dessus, comme des fourmis.

Nous savons que la précision ultime est vaine. Mandelbrot nous l'a prouvé, avec la forme (théorique) fractale du littoral breton ; tous les riverains de fleuves en crues en témoignent, qu'ils vivent au bord du Nil ou de l'Amazonie. Pour le dire autrement, l'actuel est flou.

Circulations : virtualisation

Le monde est donc une représentation, et ce que nous pensons de lui renvoie à des oscillations entre le tangible et la géométrie, entre le sensible (fût-il alimenté par la culture ou l'expérience) et le virtuel.

De plus, et c'est le propre de tout graphique, la carte est aussi un garde-fou méthodologique pour qui veut élucider un phénomène complexe, spatial (pour la cartographie) ou non (graphiques, visualisations, etc.). Le caractère artificiel des frontières saute aux yeux quand en Afrique ou en Amérique, elles se résument à de longs segments ou quand l'auteur de ces lignes, par excès de simplification, avait supprimé de sa mappelonde (pour la covid) le Luxembourg et Hong-Kong : il les réintroduira, sous forme de petits carrés. . .

Cette artificialité du monde apparaît aux lecteurs de cartes, qui désireront que leur pays soit au centre de la mappemonde, ou se plaindront que le Groënland soit presque aussi gros que l'Afrique. La carte n'y est pour rien, les techniques scientifiques non plus, même si les procès d'intention sont plus fréquent que les solutions, pourtant faciles à trouver⁴.


Le Groenland, comme l'Afrique, l'Europe ou l'équateur sont avant tout des « vues de l'esprit », nous dit la carte avec humour.

4. Désormais, ces techniques rendent aisés le centrage de la carte, le choix du type de projection et la précision sur la zone que l'on désire.

Artificialités

La carte explicite aussi l'artificialité du monde, des « données » que d'aucuns prennent pour la matière première et vraie du monde. Quand j'élabore avec Antoine Chemardin une socio-géographie de la téléphonie mobile, je dispose de la localisations d'antennes et de petits carrés de la France habitée : il y en a deux millions, ils offrent une précision inédite (chaque carré fait 200 mètres de côté) mais ils occultent 7 millions de Français⁵. Ces carrés font aussi fi des fleuves et des montagnes (cf. par exemple <http://barthes.enssib.fr/sociotel/antennes.html#45.751734206072,4.847308618221632,13.126041669095404,69XXX,Population>), et surtout font fi des richesses : le revenu de toute personne gagnant plus de 2 500 Euros par mois est tronqué à cette limite (seuil de 29 500 Euros par an).

Le raisonnement ci-dessus vaut pour un ménage composé d'une personne seule, mais se généralise aisément aux familles. Pour être précis, les déciles 9 et 10 sont rabattus sur le 8^e. Bel exemple d'écriture (ou de réécriture politique ?) du monde social français par une institution de l'État français. Il s'ensuit que les îlots riches des 7^e et 17^e arrondissements parisiens disparaissent. La carte me prouve de tels dénis du réel quand je tâtonne pour trouver des seuils pertinents pour la coloration des carrés.

5. Pour des motifs de confidentialité, les habitants de la ruralité profonde ne sont pas comptabilisés par l'Insee. 

Absence de quartiers riches à Paris ?

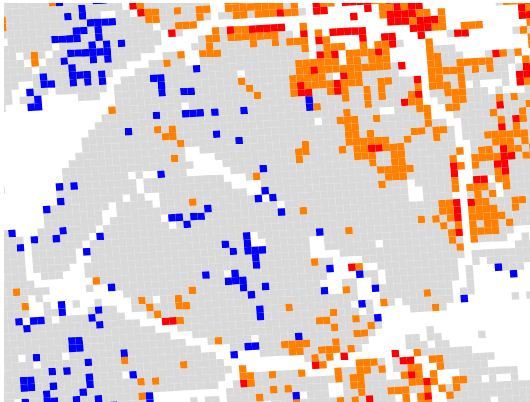


Figure – Carrés habités Insee à Paris. On repère facilement la Seine, le boulevard périphérique, les bois de Vincennes et de Boulogne (en blanc).
En bleu : (trop rares ?) carrés de moyenne fiscale supérieure ou égale à 27 000 Euros par ménage. En orange et rouge : carrés dont plus de 25% des ménages ont de très bas revenus. Carte : EG.

Apports heuristiques

D'un autre côté, une telle carte interactive, zoomable, clicable, nous apprend beaucoup sur la réalité socio-démographique de la France, la confronte à son pendant technique (les antennes) et permet de pousser l'écriture numérique à ses limites : un travail de technicité intellectuelle me conduit à cerner les possibilités de l'écriture contemporaine, à expliciter comment j'écris le monde pour mieux le comprendre : me l'approprier.

Un tel atlas (<http://barthes.enssib.fr/sociotel/antennes.html>) emblématise la circulation entre l'actuel et le virtuel : entre immeubles, pylônes, ondes invisibles et catégories sociales.

Il explicite la notion de territoire et la façon dont elle se construit.

Statuts de la carte

La carte est-elle littéraire ou scientifique ? Nous aurions spontanément tendance à pencher pour la seconde option. Pour autant, la multiplicité des cartes au trésor de nos romans d'enfance, et la façon dont elles ont imprégné nos imaginaires permet d'en douter.

Elle peut être historique, quand elle décrit l'évolution des universités entre 1200 et 1800 (<http://barthes.enssib.fr/cybergeoe/Univ>) ou politique, quand elle montre le poids des communes rurales de France (<http://barthes.enssib.fr/cybergeoe/communesfr.html>) ou l'effritement du bloc républicain face aux droites extrêmes en 2002 (<http://barthes.enssib.fr/presid2002/cartesnc.html>).

Elle est un cheminement, une circulation entre le virtuel et l'actuel, elle précise comment ce dernier s'édifie, se précise petit à petit. Pour le dire autrement, **le réel n'est pas donné**. Il est construit, par nous, autant que par nos institutions. Il est construction. Voilà ce que nous explique la carte.

La carte nous rappelle aussi qu'il n'y a pas qu'un seul monde (ou qu'une seule vérité). Elle est un entre-deux réconfortant et stimulant car interrogatif entre les charlatans déistes et les charlatans donnéistes.

L'écriture du monde

Que signifie l'écriture du monde ? Si les objets physiques sont construits, si nos lois le sont tout autant, il ne faut pas en déduire pour autant que le monde n'existe pas ou qu'il n'est qu'illusion. Le monde est d'abord écrit par nous et pour nous.

Il y a évidemment de multiples correspondances et cohérences entre mes représentations du monde et celles d'autrui, c'est d'ailleurs le propre de la culture, de l'éducation (Lévi-Strauss parlait de domestication) que de maximiser ces correspondances, qui deviennent des évidences partagées. Mais l'écriture du monde est aussi un cheminement personnel qu'explicite l'activité cartographique.

J'écris le monde pour moi, pour mieux le fouler, le baliser. Je prends des notes, pose des marques au milieu de la tempête, en espérant qu'elles résistent au déluge de l'inattendu. Je produis des signes, du scribal, de l'intelligible. Écrire le monde (dans le cas de la mappemonde <http://barthes.enssib.fr/coronavirus/cartes/Rmonde>), c'est aussi couper au ciseau les pôles, redonner son unité territoriale à la Russie⁶, éliminer les atolls peu peuplés (en évitant de supprimer du même coup Hong-Kong. . .), passer cinq heures à élaborer un code couleur pour la légende qui soit pertinent et lisible.

6. Sur la carte d'origine, la Russie extrême-orientale apparaissait à gauche, à côté de l'Alaska.

Actualités ?

Car le monde est incompréhensible : il est tout et son contraire, comme l'a prouvé l'irruption de la covid-19 dans nos vies.

Multiplicité des « analyses et des interprétations » (des représentations), effet d'écho propre à la subjectivation, besoin de comparer, critiquer, tout cela nous invite à corrélér des centaines de chiffres, de graphiques et, au bout du compte, à comprendre que notre peur de la mort est elle-aussi *écrite*, et désormais de façon quasi-mondiale. Certes, nous espérons que de tels bousclements du monde, de telles illisibilités ne se reproduiront pas.

Au moins cette expérience de la pandémie nous aura prouvé que l'actuel n'est pas si donné que nous le croyions, que c'est la virtualisation qui nous permet de l'appréhender, que l'écriture du monde en fait partie, quand elle n'est pas sa condition première.

Il n'y a aucun jugement de valeur, aucune dépréciation du « réel » à comprendre ce phénomène d'écriture du monde. Juste un peu d'humilité, un peu de confiance en l'architecture de nos savoirs, en notre conditions d'humains.

Conclusion

La carte explicite cet étrange lien entre technique et psyché, et nous rappelle que l'une comme l'autre est artificielle : sans lien avec la « nature » qu'elle est supposée représenter.

La carte témoigne de nos capacités de virtualisation, qui consiste à circuler entre des mondes affirmés, dits, écrits, parfois touchés.

Elle nous invite à préciser que tout monde, même celui qui est présenté comme le plus « naturel », n'est qu'une circulation complexe entre un soi et un extérieur, un dedans et un dehors aux contours aussi flous que ceux de la vague qui a emporté tant de marins : entre un sujet, son environnement, et des objets, des instruments, des méthodes qui s'interpénètrent au point qu'il ne sait jamais s'il relève de l'un ou de l'autre.

Cartes et graphiques objectivent notre incapacité d'humains à objectiver le monde, sauf par petites touches, par approximations successives. Ils nous rappellent ce que peut être l'expérience scientifique : un désir de savoir, de comprendre, de créer une cohérence qui soit fiable, opérationnelle.

La carte n'est pas une quête de savoir, elle est l'enquête philosophique par excellence.